

sous mes yeux, partageant mes travaux, mes distractions, il en est résulté qu'elle sait beaucoup de choses que les femmes ignorent ordinairement, et qu'elle ignore ce que toutes savent. Je vous avoue que j'ai la vanité de penser que son heureux naturel n'a rien perdu à ne pas subir l'influence de l'éducation qu'on donne généralement aux filles ; elle a peut-être un peu les allures d'un garçon, mais elle n'est encore qu'un enfant, c'est l'affaire de quelques voyages et d'un hiver à Paris. — En causant de la sorte, ils arrivèrent à un sentier qui conduisait directement à Hauterive ; M. de Magland renouvela son invitation à Raoul et ils se séparèrent.

Raoul avait dix-huit ans, et Marie en avait treize ; à cet âge, une fille élevée par un homme n'a pas encore de sexe. Bientôt elle fut pour Raoul un charmant camarade pour ses jeux, ses exercices de jeune homme ; il entreprit avec M. de Magland, à travers la Suisse, de longues excursions dont Marie partagea les fatigues et les dangers. A la fin de l'année, Raoul partit pour l'Allemagne, et les deux enfants pleurèrent en se séparant. Pendant plusieurs années, M. de Magland conduisit Marie à Paris ; ils visitèrent ensuite l'Angleterre, la Hollande et l'Italie.

Ce fut après cinq ans d'absence que Raoul les rencontra à Florence ; l'enfant qu'il avait jadis aimé avec toutes les familiarités de l'amitié fraternelle était alors dans toute la gloire de ses belles années ; il crut la voir pour la première fois. Marie revit avec joie l'ami de son enfance qu'elle avait tant regretté ; M. de Magland l'accueillit avec bienveillance, et Raoul enhardi demanda et obtint de se joindre à eux pour continuer le voyage. A dater de cet instant, leurs journées se partagèrent entre l'étude et de longues courses dans ce doux pays où l'on vit au milieu des tableaux, des statues, des fleurs et du soleil !

Bientôt Raoul ressentit près de Marie ce trouble délicieux qui, au matin de la vie, remplit le cœur d'enchantement ; et, sous ce beau ciel si bien fait pour l'amour que c'est l'outrager que de n'y point aimer, leur tendresse naquit au bruit des cascates mugissantes, à l'ombre des pins et des oliviers, à la face du ciel qui les protégeait de son azur le plus doux et de ses rayons les plus caressants. Sans doute, ils s'étaient tout dit dans le langage de l'âme,